

L'église de Chivy et ses chapiteaux

De vives discussions ont fait s'affronter d'éminents archéologues dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle au sujet de Chivy et de ses chapiteaux. Monsieur Edouard Fleury avait découvert, ébloui, la beauté et l'ancienneté des chapiteaux de Chivy, lorsque ceux-ci avaient été nettoyés et débarrassés de leurs platras par Monsieur Midoux en 1851 ; ce dernier en avait d'ailleurs profité pour en relever de très intéressantes esquisses, reproduites en 1868 dans l'étude de Monsieur Fleury "Les chapiteaux mérovingiens de l'église de Chivy", parue dans le bulletin de la Société Académique de Laon. Dans cet article, notre érudit relevait l'antiquité de ces sculptures ; plus tard, il en reprenait les principales conclusions dans sa grande œuvre "Les Antiquités et Monuments du département de l'Aisne" (1).

Cette thèse, à cause du qualificatif "mérovingien" attribué à ces chapiteaux, souleva un tollé de protestations. D'abord la Société archéologique de Soissons avec Monsieur de La Prairie, son président, souligna le défaut de concordance entre chapiteaux, colonnes et murailles à Chivy. Ensuite, en 1887, les conclusions de Monsieur Fleury furent prises à partie par l'archéologue Monsieur Lefèvre-Pontalis, dans sa grande thèse sur "L'architecture religieuse de l'ancien diocèse de Soissons aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles" (2). Ce dernier spécialiste rapprocha les dessins de certains chapiteaux de Chivy avec ceux des églises d'Oulchy et de Morienvall, qui sont des édifices du XII^{ème} siècle.

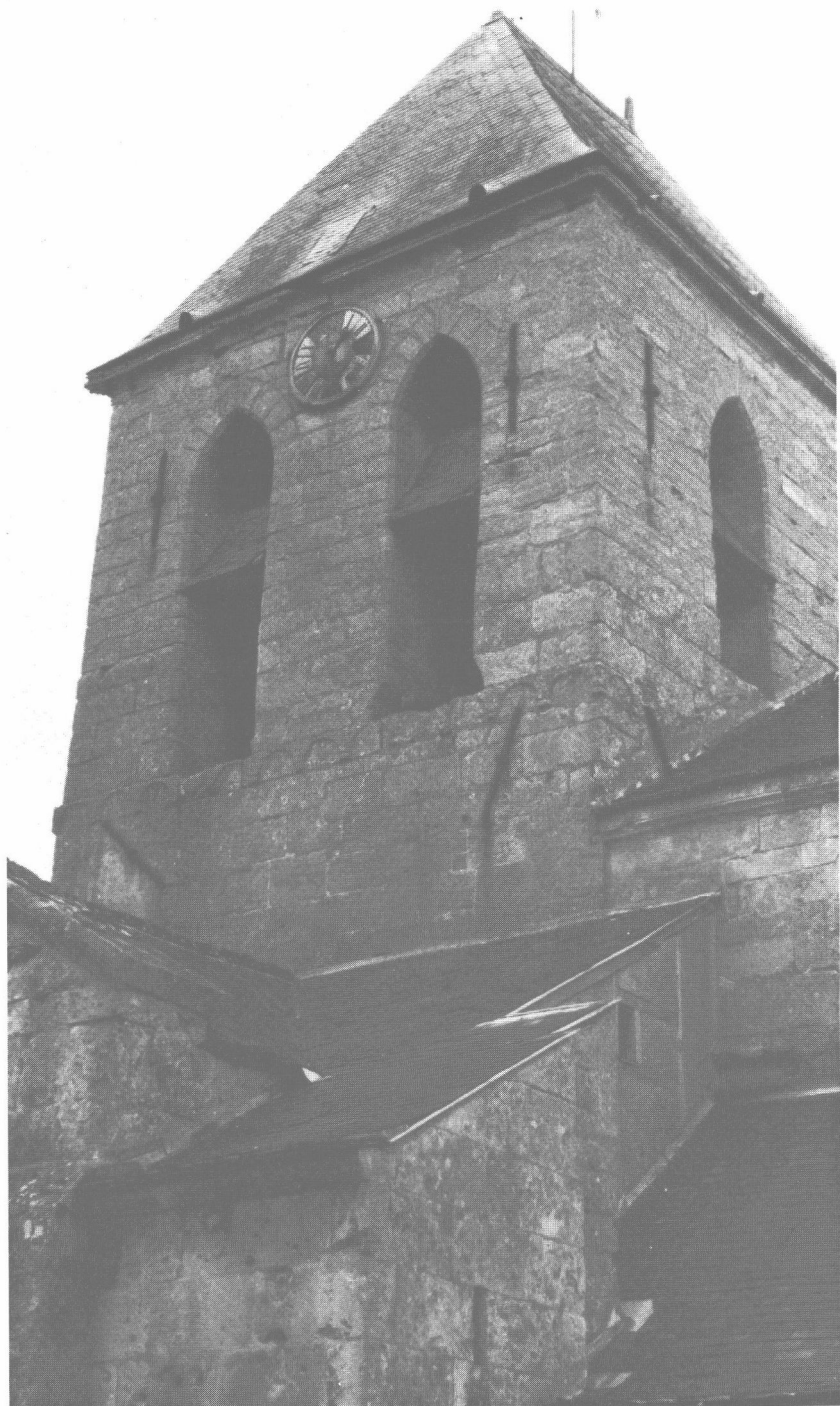
Le Congrès archéologique de France, qui se tint à Reims en 1911, lors de sa visite à Chivy, reprit ces arguments, avançant pêle-mêle que les grandes arcades étaient du XI^{ème}, les bas-côtés reconstruits au XIX^{ème}, les fenêtres modernes, le transept et le clocher du XII^{ème}, le chevet plat du XIII^{ème} siècle, et les chapiteaux inspirés d'Oulchy, montrant une étude hâtive, semée d'erreurs et oubliant une chose importante, admirer la beauté et l'originalité des chapiteaux de l'église de Chivy.

Plus d'un siècle après ces discussions virulentes et stériles, il est nécessaire de réexaminer ce surprenant petit édifice. Nous le ferons à la lumière des travaux de Madame Anne Prache, dans son livre récent "Ile-de-France romane" (3), étude d'ailleurs fort incomplète puisque pas une seule église de l'ancien diocèse de Laon n'a été retenue et seulement trois de l'ancien diocèse de Soissons : Berzy-le-Sec, Oulchy et la Croix-sur-Ourcq. Néanmoins ce travail met en lumière le rapprochement qui doit être établi entre les chapiteaux pré-romans de la Croix-sur-Ourcq et ceux de Chivy.

(1) Tome II, le roman primitif, p. 300 et suivantes.

(2) Plon, 1894.

(3) Édition du Zodiaque, 1983.



Façade Nord du clocher et façade en retour Ouest.

APPARITION DU VILLAGE DE CHIVY DANS L'HISTOIRE

Pour mieux cerner l'architecture de l'église de Chivy, il apparaît nécessaire de situer dans l'histoire l'apparition du village. Or, cette recherche s'avère peu facile. Le dictionnaire topographique de Matton ne mentionne Chivy, *Chiviacus*, qu'en 1128. L'évêque Barthélemy de Jur donna à l'abbaye prémontrée de Saint-Martin de Laon le moulin à eau de Chivy, en ruine, à charge de le restaurer. Ce détail d'un moulin vétuste et en mauvais état, suggérant une date ancienne de fondation, ne permet pas de lui assigner une période plus précise. En revanche, le village avait acquis une grande notoriété, lors d'un fait divers, celui de "la dame qui fut arse" (brûlée) en 1094, et sauvée par Notre-Dame de Laon. Ce miracle est raconté par des contemporains, Guibert de Nogent, né vers 1053, Hermann, écrivain du début du XII^{ème} siècle, Gautier de Coincy, poète à Saint-Médard de Soissons vers 1200 et enfin Jacques de Voragine, et eut donc un grand retentissement. Tous ces auteurs mettent en scène une riche vigneronne de Chivy, qui avait "meurtrié" son gendre. Furieuse des ragots du village l'accusant d'avoir des relations avec le jeune homme, elle avait loué deux forts ribauds, étrangers venus se proposer pour les vendanges, les cachant dans son cellier. Le lendemain dimanche, simulant un malaise, elle envoya son mari et sa fille à la messe de l'église du village et demanda à son gendre de rester afin qu'il aille lui chercher un peu de vin au cellier. Là, les saisonniers étranglèrent le jeune homme. Après enquête du vidame de Laon qui avait refusé l'inhumation, la vigneronne avoua ; jugée à Laon, elle fut condamnée au feu, mais ayant imploré la miséricorde de Notre-Dame-de-Laon, elle sortit indemne de son supplice. De grandes tapisseries à la cathédrale, racontaient ce miracle jusqu'à la Révolution. Or, ce qui nous intéresse dans ce fait divers, c'est qu'il y a une église dans un village qui apparaît en plein essor économique et viticole. On sait par ailleurs qu'un des bras de l'Ardon, qui traverse Chivy, s'appelait "Pulevin", car on y jetait le moût du raisin après les vendanges.

D'autre part, dans une chanson de geste "Les Aliscamps", texte du XII^{ème} siècle mais aux origines beaucoup plus anciennes, un important épisode se déroule dans ce site de Laon. Nous voyons Guillaume d'Orange, personnage historique (il était cousin du roi carolingien Louis le Pieux) venir chercher des troupes neuves en notre ville, pour combattre les Maures en Espagne. Le géant Rainouard, cuisinier au palais carolingien, décida de suivre Guillaume, mais la veille du départ, notre homme a bu trop copieusement, et le matin, encore dans les brumes de l'ivresse, il entendit l'ost démarrer de Château-Corneil et franchir l'Ardon à Chivy ; il courut après l'armée et pour dissiper les vapeurs de l'alcool, il ne trouva rien de mieux que de se plonger dans l'eau froide du petit cours d'eau. Ayant repris ses esprits, il s'aperçut qu'il avait oublié au palais sa massue, son "tinel" pour combattre les Maures. Pour ne pas remonter la côte de Laon, il essaya de voler la vis d'un pressoir sur le bord du chemin de Chivy. Cette deuxième histoire montre l'importance et l'ancienneté du village.



Chapiteaux de la nef et des bas côtés.

A défaut de date, ce passé reculé est confirmé par le patronyme de l'église, Saint-Pierre-aux-Liens. Le choix d'un tel nom montre une fondation d'une certaine antiquité, car ce titre était aimé des Mérovingiens. Rappelons que Clotilde, l'épouse de Clovis, au temps de Saint-Remi, fonda une église à Ardon-sous-Laon, qu'elle appela : Saint-Pierre-aux-Liens.

L'ARCHITECTURE DE CHIVY - EXTÉRIEUR

L'église de Chivy est installée sur une petite butte dominant le village et les bras de la rivière de l'Ardon. Elle apparaît trapue avec une nef flanquée de bas-côtés et un transept assez saillant, surmonté d'un clocher massif presque carré éclairé sous le toit par deux fenêtres ouvertes sur chacune de ses faces. La base de cette tour centrale est ornée d'une petite corniche à arcades d'une grande simplicité. A remarquer, côté sud, à la base de la tour clocher, un fragment sculpté, un reste de frise comprenant deux motifs très anciens, pointes de diamant et palmettes, que nous retrouverons dans un tailloir de chapiteaux à l'intérieur.

Tous les toits reposent sur une corniche d'une extrême simplicité, un liseré sans ornement et sans modillon à feuillage, ni têtes grimaçantes.

La façade ouest a été reconstruite au XII^{ème} siècle. Elle est plaquée sur la nef ancienne, maintenue par deux contreforts ; aucune assise ne la relie aux murs de la nef. Nous ignorons donc sa disposition et son aspect à l'origine. Le pignon, marqué d'une petite frise à feuillage fort effacé, s'éclaire d'une fenêtre en plein cintre sans ornement. Quant à la porte, elle s'ouvre sous un arc fait d'un motif dit à coussinets, comme on en trouve au portail de l'église Saint-Pierre-au-Parvis de Soissons du XII^{ème} siècle. Le tympan est formé d'un savant appareil en crossettes, constitué par des dalles s'insérant les unes dans les autres par décrochement. Ce procédé était à la mode dans le Laonnois, on en trouve des exemples aux tympanes de Presles, de Trucy, dans une porte latérale de la nef nord de l'abbaye Saint-Martin à Laon ainsi que dans la porte sud du cloître de la cathédrale, au pied du transept. C'est un motif utilisé au XII^{ème} et même encore au début du XIII^{ème} siècle. Deux colonnettes élancées encadrent ce portail ; à droite un chapiteau à crochets assez ordinaire et à gauche une sculpture plus originale faite de deux troncs de palmiers couronnés de deux élégantes palmettes d'une grande légèreté. Ce motif dans sa simplicité rappelle les décors de chapiteaux à palmier, dans le chœur de l'abbaye Saint-Martin de Laon, dans le transept nord de la cathédrale, dans le transept d'Oulchy-le-Château et dans la façade de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem, motif donc utilisé dans la deuxième moitié du XII^{ème} siècle.

Sur la face sud de l'église, une sacristie moderne s'inscrit entre le transept et les restes d'un volumineux auvent protégeant la petite porte basse de la nef, avec des piliers du XIV^{ème} siècle, si on en juge par les débris qui encore en place, montrent l'importance de cette entrée dans l'édifice à travers les siècles, sachant combien les bâtisseurs carolingiens et pré-romans privilégiaient cette ouverture au sud, comme le confirme, à l'intérieur, un bénitier très ancien taillé dans une colonne.

Les structures du chœur ont été profondément modifiées ; seules subsistent les deux absidioles rondes, qui cantonnaient l'abside principale ; cette dernière, en effet, fut remplacée par un chevet plat, éclairé par une grande fenêtre en tiers-point, protégée par un rampant fait de délicates campanules sculptées, dont le motif est très XIV^{ème} siècle, et non pas XIII^{ème}, comme il est écrit lors du Congrès archéologique de 1911.

L'ARCHITECTURE DE CHIVY - INTÉRIEUR

A l'intérieur, l'église est de petite dimension. Sa longueur totale est de 25,60 m ; la nef est de 14 m de long sur 12,20 m de large, quant au chœur prolongé par le chevet plat il mesure 6 m, le transept 15,20 m de large et les bas-côtés 2,50 m de large.

Malgré les multiples remaniements apportés à Chivy, la nef entourée de bas-côtés apparaît comme la partie la plus vénérable de cet édifice. Elle se compose de trois grandes arcades en plein cintre portées par des piles rectangulaires qui apparaissent nues et sans décor, dans le vaisseau central. Ces arcades sont surmontées d'un mur bien appareillé, dans lequel s'ouvrent assez haut trois fenêtres, une par travée, sans aucun décor, s'ébrasant simplement vers le bas pour dispenser une abondante lumière.

Cette nef n'est pas voûtée et conserve une magnifique charpente, citée comme la plus ancienne de France par le Centre de recherches sur les Monuments historiques, me fit observer Monsieur Gigot, architecte des Monuments Historiques, qui vient de procéder à de très belles restaurations et nettoyages dans la vénérable église de Saint-Jean-Baptiste de Vaux à Laon, dont la nef n'est pas sans analogie avec celle de Chivy. Saint-Jean-Baptiste fut fondée au pied de l'antique chemin de la Valise par Saint-Remi, vers 460 ; saccagée par les Normands en 882, elle fut non reconstruite mais restaurée entre 1060 et 1069, selon une charte du roi Henri I^{er}, par l'évêque Elinand de Laon. Vaux possède aussi une charpente apparente et nous y verrons un chaiteau identique à celui de Chivy.

La nef de Chivy est accostée de bas-côtés avec des arcs diaphragmes, pour supporter les charpentes latérales ; ces arcs ne sont pas en plein cintre, mais brisés et légèrement outrepassés.



Chapiteaux de la nef et des bas côtés.

Si les gros piliers se présentent nus et sans décor vers la nef centrale, on découvre, pour chacun d'eux, qu'ils sont cantonnés sur les trois autres faces, soit entre les arcades, soit face aux bas-côtés pour porter l'arc diaphragme, par trois colonnes, une pour chaque côté. Ce sont ces colonnes qui portent les chapiteaux qui ont ébloui Monsieur Edouard Fleury. Mais de toute évidence, les colonnes qui supportent ces pièces rares, pour la plupart ont été refaites et reposent sur des bases dont les griffes sont du XII^{ème} siècle. Chapiteaux et tailloirs ont été réajustés plus ou moins habilement sur de nouvelles colonnes venues en remplacement de supports anciens, sans doute détériorés.

Il faut remarquer à ce propos, que dans son étude sur La Croix-sur-Ourcq, Monsieur Lefèvre-Pontalis écrit : "Ici chaque grande arcade s'appuie sur un pilier central massif, cantonné de trois grosses colonnes, dans une disposition identique à celle de Chivy et que le plan de ces supports est tout à fait exceptionnel pour la région et certainement d'une très grande ancienneté, car les architectes de la région avaient l'habitude de disposer autour des piliers, soit deux colonnes, comme à Oulchy et Montlevon, soit quatre piles comme à Morienvall et Saint-Thibaud de Bazoches, églises du XI^{ème} siècle". Donc ici, Monsieur Lefèvre-Pontalis reconnaît la nef de Chivy antérieure au XI^{ème} siècle.

Mais Monsieur Lefèvre-Pontalis pour réfuter les arguments d'Edouard Fleury, assimilant les motifs géométriques des chapiteaux de Chivy à ceux de fibules mérovingiennes attribuées aux IX^{ème} et X^{ème} siècles écrit à nouveau : "Les chapiteaux d'Oulchy qui possèdent de semblables motifs ne proviennent pas d'un édifice aussi ancien, car le diamètre des fûts d'Oulchy correspond bien à la largeur des corbeilles, et que les grands arcs qui retombent sur leurs tailloirs présentent tous les caractères du style du XI^{ème} siècle". Or, nous venons de voir que ce nouvel argument avancé pour Oulchy, se retourne en faveur d'une grande antiquité pour Chivy, dont chapiteaux et tailloirs sont partout réajustés sur des piles plus récentes.

Les trois travées de la nef vers l'ouest, se terminaient à la hauteur du transept par deux piliers plus conséquents destinés à recevoir un arc triomphal, dont on aperçoit encore le double ressaut. La construction du clocher, sans doute début XII^{ème} siècle, n'a pas affecté les piles devant supporter l'arc triomphal, puisqu'elles possèdent encore chapiteaux et tailloirs primitifs. Mais il faut remarquer que ces deux piliers entre nef et transept, à cause de leur importante fonction de soutènement du nouveau clocher, ont été renforcés côté transept par une double colonne avec un nombre de douze chapiteaux, dont huit offrent le même type de sculptures archaïques, adaptés à de nouveaux fûts de colonnes.

Dans le transept assez saillant de Chivy, le carré central supportant la tour du clocher est couvert d'une voûte assez plate, dont les moulurations des arcs accusent un profil tardif du XIV^{ème} siècle, avec une

toute petite clef représentant des têtes humaines assez frustes, qui répondent à un art peut-être du XII^{ème} siècle, mais certainement pas plus primitif.

Dans cet espace carré central, il faut remarquer aussi parmi les chapiteaux doubles, six petits chapiteaux cubiques ornés d'un dessin linéaire gravé sans profondeur, offrant un très savant réseau de palmettes stylisées. Cet art plus récent ne nous est pas inconnu, puisque nous en trouvons deux exemples au Musée de Laon ; ce sont deux chapiteaux cubiques provenant de sculptures de la cathédrale romane, élevée par l'évêque Elinand (1052-1098), dates qui permettent de penser qu'après le miracle de la dame qui fut brûlée en 1094, les habitants de Chivy se sont empressés de moderniser leur église dans le transept en s'inspirant des sculptures laonnoises.

Seules les parties latérales du transept sont restées en état. Elles sont encore couvertes d'un plafond charpenté, éclairées au nord et au sud d'une seule petite fenêtre en plein cintre. Elles s'ouvrent vers l'est sur une petite absidiole en cul-de-four, qui autrefois flanquait l'abside centrale. Leurs murs sont épais, ornés d'une moulure assez fruste à mi-hauteur, avec une unique petite fenêtre en plein cintre, dans l'axe de la chapelle. L'ensemble reste d'une sobre et austère vigueur qui fait regretter la disparition dans le chœur de l'abside ancienne.

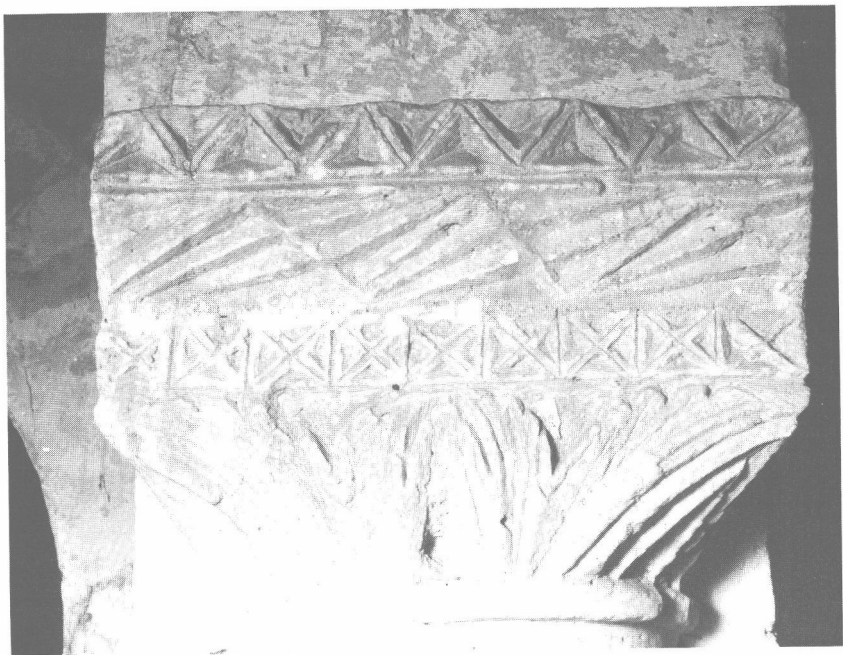
Le chœur fut transformé au début du XIV^{ème} siècle. Un chevet plat fut substitué à l'hémicycle primitif. Composé d'une seule travée rectangulaire, il fut voûté avec une maigre croisée d'ogives, dont les quatre retombées reposent sur des culots à feuillages, de style flamboyant. Il est éclairé par trois fenêtres, dont celle du mur du fond se veut plus importante. Un petit quatre-feuilles surmonte deux arcs brisés, formant un ensemble XIV^{ème} siècle, sans grande originalité.

Il faut remarquer qu'entre ce chevet et le transept subsiste une travée en plein cintre reposant sur des murs anciens épais, jadis éclairée par deux fenêtres latérales à présent obstruées et de facture romane et séparée du chevet plat par un très disgracieux arc en panier.

Partout dans le chœur, on remarque des restes d'un affreux badiageon, imitant des pierres jointées de rose et peut-être quelques vagues traces de peintures murales indéchiffrables.

LES CHAPITEAUX

Les chapiteaux pré-romans de Chivy sont au nombre de vingt et un et qui se répartissent ainsi : neuf dans la nef et bas-côté sud — huit pour les deux grosses piles à l'entrée du transept : quatre à droite, quatre à gauche — enfin, quatre chapiteaux pour la nef et bas-côté nord, dont deux tristement ravalés ; ce qui n'a rien d'étonnant puisque ce mur du bas-côté nord sur lequel ils sont appuyés a été refait au XIX^{ème} siècle. Les deux chapiteaux dans la nef nord sont d'ailleurs d'une facture dif-



Chapiteaux de la nef et des bas côtés.

férente. Ils se caractérisent pour l'un par deux volumineuses volutes d'angle s'apparentant à une grosse tête ronde de monstre à bouche ricanante, mais sans yeux. Pour l'autre, il surprend par le dessin sans mollesse de deux énormes têtes proéminentes mi-bœuf, mi-homme, avec des oreilles rabattues et pointues.

Les dix-sept chapiteaux restant ont tous des corbeilles larges et tassées, les sculptures s'étalent en frise avec des reliefs peu accusés, arrondis et mous ; les motifs font appel à un répertoire d'entrelacs, tiges souples et rinceaux toujours "traités dans un modelé plus rond qu'aigu" écrit Madame A. Prache, à propos des antiques églises comme La Croix-sur-Ourcq (et auxquelles nous adjoignons Chivy) "dont les débuts doivent être recherchés dans les vestiges du décor sculpté carolingien".

Un des motifs préférés (on le trouve quatre fois avec des variantes) se compose d'un rang de feuilles étroites, alignées l'une contre l'autre et prenant naissance sur le tore uni ou orné ; chaque lobe est toujours marqué d'une nervure profonde formant une gouttière centrale et les sommets sont doucement arrondis. Cet ornement existe aussi à La Croix-sur-Ourcq, et plus intéressant encore, il apparaît dans des débris archéologiques du musée d'Orléans, provenant des chapiteaux de Germigny-les-Prés, la fameuse église carolingienne de Théodulphe, l'ami et poète de Charlemagne. Dans la partie supérieure de la corbeille, au-dessus des feuilles arrondies, on trouve des crochets, ou simples ou doubles, imbriqués les uns dans les autres. On remarque aussi une variante (pilier du transept sud) ; du sommet des feuilles arrondies, surgissent quelques crosses de fougères comme dans les sous-bois au printemps ; deux oiseaux, deux petites cailles rondes s'y ébattent gracieusement (4).

Ailleurs, entre un tore en forme de cordelette et un tailloir à petits triangles, c'est une corbeille à deux rangs de belles palmettes à quatre lobes (5).

— On trouve aussi des palmettes semblables à des mains étalées avec les quatre doigts et le pouce (6).

— Face à la porte sud, une double rangée de petites arcades forment les arcs d'un pont surmontés d'un entrelac aux formes allongées et lovées de serpents (7).

— Sous l'arc triomphal à droite, d'abord des demi-arcs se chevauchent, tandis qu'à l'étage supérieur ce sont des anneaux qui s'imbriquent les uns dans les autres comme pour une chaîne (8).

(4) Notation Fleury n^o 1, 16, 23, 8.

(5) Notation Fleury n^o 2

(6) Notation Fleury n^o 19

(7) Notation Fleury n^o 5

(8) Notation Fleury n^o 13

— Au revers de ce même pilier, on trouve les demi-arcs qui se chevauchent, sans qu'on puisse discerner les entrelacs brisés dans la partie haute (9).

— Dans la nef est, une corbeille entièrement occupée par au moins huit anneaux emmêlés très savamment, comme dans quelques graphismes irlandais d'entrelacs où apparaissent ici un oiseau rond et là une tête de moine encapuchonné, sans cou ni corps (10).

— Plus loin, une corbeille tapissée de branches de sapin, dont je ne connais pas d'autres modèles. Entre les rameaux se glisse à nouveau une tête de barbu sans cou ni corps (11).

Face à la porte du bas-côté, à droite, est un chapiteau qui a fait couler beaucoup d'encre. Encastré entre un tore bien cordé et un haut tailloir, formé de trois rangs de petites rosaces accolées les unes aux autres et toutes timbrées de petites croix de formes diverses, la corbeille porte en son centre une belle roue à douze rayons et douze pétales maintenue à gauche par des anneaux imbriqués les uns dans les autres comme une chaîne et à droite par un labyrinthe de volutes à forme serpentine. C'est ce motif de la roue qui incita Monsieur Fleury à le rapprocher de ceux utilisés dans les bijoux et sur les sarcophages de l'époque mérovingienne. Nous dirons que cet ornement de la roue est d'origine encore plus ancienne ; c'est un vieil attribut celtique qui se rattache au culte du dieu Taranis, ce dieu de la foudre portant le maillet et la roue. Le dessin de la roue étant très esthétique, il se perpétue dans l'art ; c'est ainsi qu'un des chapiteaux de l'église d'Oulchy-le-Château s'orne d'une belle roue, qui fit écrire à Monsieur Lefèvre-Pontalis : "que si des motifs semblent dériver du même principe que les motifs appliqués sur les fibules mérovingiennes ce n'est pas une raison pour les attribuer aux IX^{ème} et X^{ème} siècles, suivant les opinions de Fleury, car les chapiteaux d'Oulchy ne proviennent pas d'un édifice religieux plus ancien, le diamètre des fûts correspondant bien à la largeur des corbeilles et les grands arcs qui retombent sur leur tailloir présentent tous les caractères du XI^{ème} siècle". En réponse à cette argumentation, si sculptures et architecture d'Oulchy présentent un caractère homogène, nous avons vu que ce n'était pas le cas de Chivy.

Or, les chapiteaux de Chivy prennent bien leur inspiration dans l'art carolingien et le motif de la roue se trouve lui aussi dans les débris archéologiques des sculptures de Germigny-les-Prés, à Orléans. On peut y admirer une superbe roue à douze branches, sœur de celle de Chivy.

Sous l'arc triomphal, à gauche, deux chapiteaux encore nous arrêteront. De leurs corbeilles jaillissent de vigoureuses feuilles d'acanthé

(9) Notation Fleury n^o 23

(10) Notation Fleury n^o 3

(11) Notation Fleury n^o 6



Portail Ouest.

pleines de force et de beauté, supportant de volumineux tailloirs, avec des billettes, des pointes de diamant, des triangles et pour la colonne tournée vers la nef, un curieux motif de palmettes posées de biais. Un semblable motif est visible extérieurement dans le mur du clocher sud, à la hauteur du toit de la nef, fragment isolé d'un reste de sculpture. Or, ce dessin des palmettes couchées se retrouve sur un tailloir de la vieille nef de Saint-Jean-Baptiste de Vaux, ainsi que sur un autre tailloir de l'église carolingienne de Montchalons (17). Et fait particulièrement suggestif, il apparaît peint dans les miniatures des arcs de concordance du manuscrit 3 d'Autun, un évangélaire exécuté dans un prieuré de la forêt de Voas, c'est-à-dire Coucy, par Gondohinus, sur l'ordre de la mère Fausta du monastère Sainte-Marie-Saint-Jean de Laon, en l'honneur du couronnement du roi Pépin en 754. "C'est le premier manuscrit daté carolingien", écrit Monsieur Porcher, exécuté près de Laon pour Laon. Ce motif des palmettes de biais est typiquement carolingien.

Il reste à traiter trois chapiteaux historiés de Chivy, qui ont intrigué Monsieur Fleury sans qu'il puisse en donner une explication convaincante. Le plus important se trouve sur le pilier de la nef sud, face à la porte du bas-côté, à gauche.

Sous un important tailloir composé de quatre anneaux à six rayons imbriqués les uns dans les autres, se voient dans la corbeille trois personnages assez frustes ; ils sont assis, deux sont de face, seul celui de gauche est dessiné de profil et porte une grande barbe de juif. Le personnage central, dont le visage est vraiment enrobé dans une grosse auréole, a les bras soutenus par les deux acolytes ; celui de droite lui dresse le bras le long de la tête ; celui de gauche, au contraire le soulève avec grande peine. Sur la même corbeille, à gauche, est sculptée une grappe de raisin à gros grains. Monsieur Fleury, devant cette représentation assez sauvage et primitive, écrit que ces motifs cachent une intention chrétienne, et à cause de la grappe de raisin, signe mystique de l'Eucharistie, la scène centrale serait un "Ecce homo". Sur ce point, ne suivant pas du tout Monsieur Fleury, je pense que nous sommes en présence de scènes de l'Ancien Testament illustrant la vie de Moïse.

Au centre, nous avons Moïse, qui après avoir reçu les Tables de la Loi, avait le visage si rayonnant, que les Israélites n'osaient plus le regarder (12). Or une tribu du désert, les Amalécites, attaqua les Israélites ; Moïse monta sur la colline avec Aaron et Hur. Lorsque Moïse tenait les mains levées Israël était le plus fort, et lorsqu'il les laissait

(17) Presles.

(12) Exode, chapitre 34.

tomber Amalec était le plus fort. Comme les mains de Moïse étaient fatiguées, Aaron et Hur prirent des pierres et assirent Moïse ; et l'un d'un côté, l'autre de l'autre soutenaient ses mains et ses mains restèrent dressées fermes jusqu'au coucher du soleil et les israélites défirent alors les Amalécites (13). La Bible caractérise Aaron avec sa grande barbe.

La grappe de raisin met à nouveau en scène la volonté de Moïse, qui sur l'ordre de Yahweh envoya les Israélites explorer le pays de Chanaan, ils apportèrent une branche de vigne qu'ils avaient coupée avec sa grappe de raisin (14).

Ce chapiteau historié n'est pas le seul mettant en scène l'Ancien Testament. Au bras sud du transept un des chapiteaux replacé dans le carré de ce transept, possède sur une partie de la corbeille où sont rangées les feuilles hautes et rondes préalablement décrites, une belle colombe qui survole une petite pyramide, dit Fleury ; en fait cette pyramide est une proue de navire, dont un éclat a sauté, sans doute lors de la pose et repose de ce chapiteau. Nous sommes là, à nouveau, devant une scène de l'Ancien Testament, l'épisode de l'arche de Noé ; l'arche s'arrêta sur la montagne d'Ararat et Noé lâcha d'abord le corbeau qui revint se poser sur le mât, puis la colombe qui fit plusieurs voyages avant d'apporter le rameau d'olivier (15). Sans nul doute, nous avons la colombe survolant l'arche.

Ces considérations m'obligent à revenir dans la nef côté sud, premier pilier, sur l'autre face du chapiteau de Moïse, où, au-delà d'un savant entrelac de huit anneaux, on voit deux oiseaux battant des ailes, dont un, nous dit Fleury, cramponné sur le pommeau d'une épée. Je ne pense pas être devant un pommeau d'épée, mais bien plutôt devant un mât de navire, autour duquel un oiseau volète, tandis qu'un autre aux pattes griffues se repose à son sommet. Je me demande si nous n'avons pas ici le souvenir du corbeau de Noé, attendant le retrait des eaux, auquel cas ce motif serait le complément du chapiteau du transept, qui n'est manifestement plus à sa place primitive.

Enfin reste pour terminer le double chapiteau du transept nord, où se roulent des serpents. L'un mord un homme au visage et l'autre ondule devant un autre homme terrassé. Cette scène fait songer à Yahweh envoyant au désert des serpents brûlants mordre les Israélites rebelles (16).

En conclusion : une question reste en suspens. Pourquoi trouver dans une petite église de campagne une iconographie de l'Ancien Testament mettant en scène Moïse et Noé, ce qui est un fait rare ?

(13) Exode, chapitre 17.

(14) Nombres, chapitre 13.

(15) Genèse, chapitre 9.

(16) Nombres, chapitre 21.

On a, je pense, trop oublié et trop minimisé l'effort des Carolingiens et en particulier de Charlemagne pour remettre à l'honneur l'étude de l'Ancien et du Nouveau Testament. Nous savons que le 6 septembre 800, Charlemagne assista à la dédicace de la nouvelle cathédrale Saint-Sauveur, Sainte-Marie de Laon, faite par l'évêque Ganelon pour, nous explique le poème d'Alcuin, que "le Saint Livre, la Bible soit à la portée de tous au centre de l'église, ce livre qui contient tous les mystères de la Loi nouvelle et ancienne, depuis ce que le saint législateur Moïse a écrit autrefois."

Dans la même perspective, le plus ancien manuscrit de la bibliothèque de Laon, le 423, écrit vers 750, par la moniale Dulcia du monastère Sainte-Marie-Saint-Jean, contient après le fameux texte du Livre des Roues d'Isidore de Séville, en deuxième partie, un important résumé de la vie des saints de l'Ancien et Nouveau Testament, avec un long passage consacré à Moïse, citant l'Exode, le Lévitique et les Nombres. Rappelons aussi que dans la petite église de Germigny-des-Prés, était une grande mosaïque mettant à l'honneur l'arche d'alliance de Moïse. Si nous ignorons les sujets choisis pour les fresques de la cathédrale carolingienne de Laon, en 800, nous savons que le thème en était biblique.

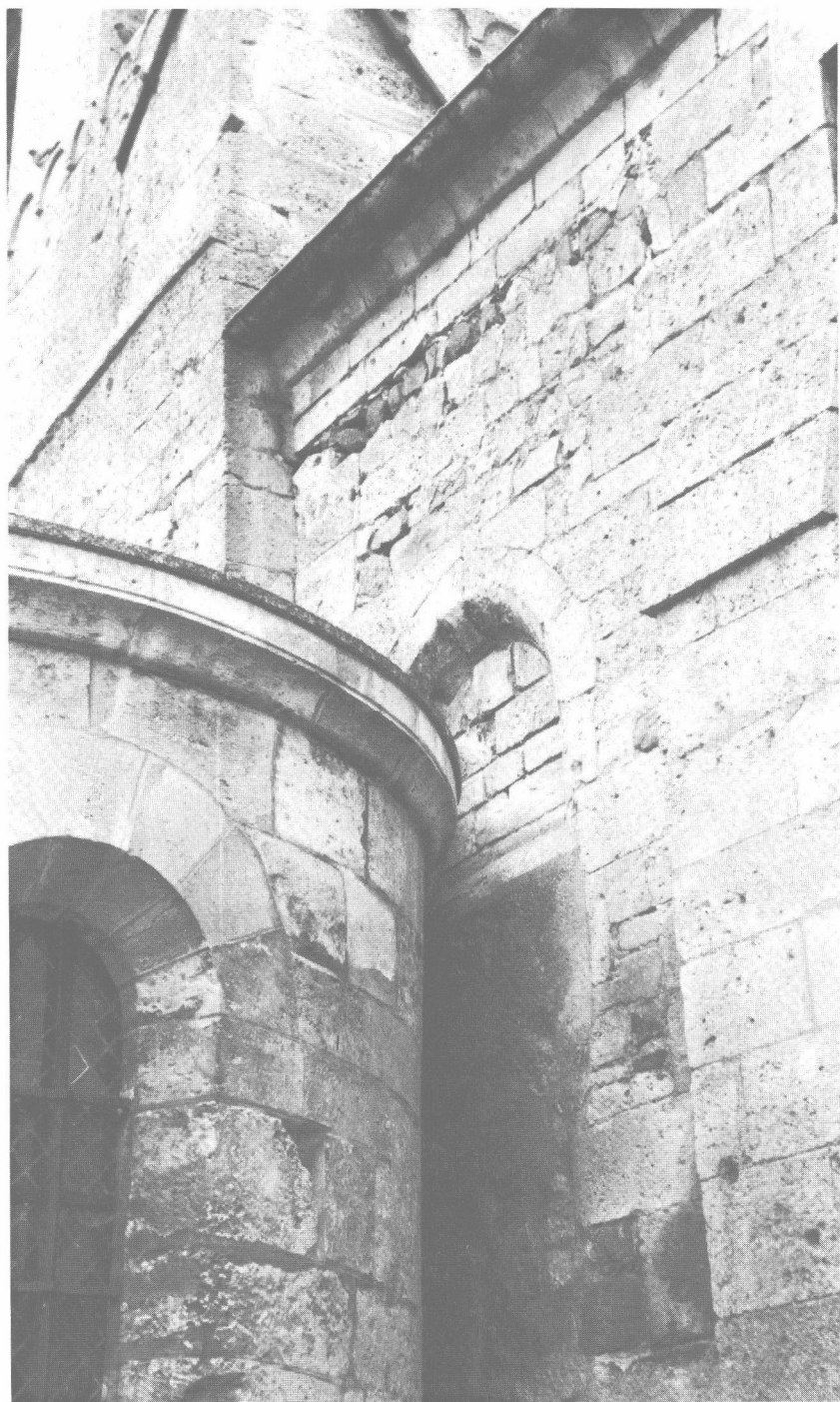
Dès lors, les chapiteaux de Chivy, mettant en scène et Moïse et Noé, qui nous frappent par la rareté de cette iconographie, ne font que traduire la grande préoccupation de l'église carolingienne, voulant mettre à la portée de tous les grandes leçons bibliques. Ces constatations obligent à se poser un certain nombre de questions qui restent jusqu'à présent sans réponse.

Qui a construit l'église de Chivy ?

Qui a choisi ces thèmes bibliques ?

D'où venait l'importance de ce village de Chivy ?

Sa richesse viticole ne suffit pas à elle seule à expliquer ce développement culturel. Mais il faut considérer avec attention l'emplacement de Chivy, précisément sur l'antique voie romaine, qui, venant de la ville carolingienne de Laon et se dirigeant vers la Neustrie et Paris, franchissait les bras de la rivière de l'Ardon par des ponts et des gués à cet endroit, passage d'autant plus important qu'existait au nord du village le carrefour des chemins venant de Leuilly et de Château-Corneil, cette forteresse d'où démarrait chaque printemps l'ost du souverain. Or, encore en 1140, la route qui traversait Chivy s'appelait "Regium iter" la "Voie royale" et était protégée par un "pyrgus", une "tour de bois", avant de gagner Etouvelles, détail qui confirme le passage à Chivy de l'ost royal de Guillaume d'Orange, tel que nous le décrivent "les Aliscamps".



Chapelle absidale Sud Est et mur Sud du chœur.

On ne peut quitter Chivy, sans signaler dans le bas-côté nord près de la façade, un fragment d'une magnifique cuve baptismale en pierre bleue de Tournai, qui fut trouvée abandonnée et brisée dans le cimetière. Elle fut signalée en 1850 par Monsieur Fleury. Sur le tour de la cuve, on voit un lion accroupi sur ses quatre pattes ; au centre une tête humaine triangulaire, posée à l'envers, le menton barbu en l'air et les gros yeux globuleux en bas ; la bouche crache de belles palmes disposées en éventail ; à gauche une rose à sept pétales. Sur le rebord supérieur, sont sculptées à nouveau des palmes portant des grappes de dattes. La beauté des sculptures fait regretter la détérioration d'une telle œuvre d'art.

S. MARTINET